LA MAITRESSE MÉCANIQUE

ROMAN BREF

3me ÉDITION



LÉON-MARIE THYLIENNE

BIBLIOTHÈQUE « REVUE MODERNE »

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIES :

Passionnément ;
Anacréon ;
Des Chats ;
Mon Village.

ROMANS :

Ya-Ya ou le roman d'un Jeune Homme pur ;
La Maitresse Mécanique.

TRADUCTIONS :

La Joie d'Aimer, roman par Tomas Orts-Ramos (traduit de l'Espagnol). Épuisé ;
La Verite Sociale, par Ubaldo Romero Quinones, (traduit de l'Espagnol).

LÉON-MARIE THYLIENNE

LA MAITRESSE MÉCANIQUE

ROMAN

3me ÉDITION



BRUXELLES
Les Éditions Nouvelles
1, rue Jenatzy, 1

1912
Tous droits réservés.

LA MAITRESSE MÉCANIQUE

CHAPITRE I

QUI PRÉSENTE MONSIEUR POUILLE

Ce soir-là — par exemple, je me demande bien pourquoi il faut que ce soit ce soir-là plutôt qu'un autre soir généralement quelconque — je franchis le seuil accueillant des Caves Royales de Munich, obéissant ainsi à la fâcheuse coutume que j'ai de fréquenter périodiquement certaines tavernes de préférence à d'autres plus luxueuses ou plus bruyantes.

Mais je dois à la vérité d'avouer que j'ai un faible particulier pour cette Taverne dite Royale, malgré mes convictions profondément républicaines. Je dois encore à la vérité d'avouer pareillement que si nous étions en République, j'aurais des convictions tout aussi profondément royalistes.

Mais ceci n'a qu'une importance fort relative et me fait négliger d'expliquer le penchant peu commun qui m'entraine vers ces Caves Royales dont je franchissais, ce soir-là, le seuil accueillant.

Est-ce à cause du recueillement presque pieux qui y règne ; de sa petite salle de restaurant discrètement abritée par des paravents chinois fabriqués en Belgique ; de son comptoir en marbre blanc où trône un majestueux Gambrinus ? Ou bien est-ce, plus simplement, parce que l'on n'y

rencontre aucun représentant chevelu de cette race artiste que j'ai confraternellement en horreur et que j'y suis l'unique de l'espèce — de ce chef, entouré de la respectueuse admiration de la poignée d'habitués y pratiquant le tric-trac et le domino assourdissants ? Ou bien est-ce, plus simplement encore, parce que la bière y est remarquablement froide en hiver et chaude en été ; ou pour tout autre motif inconscient que je ne suis pas encore parvenu à élucider exactement ?. Je ne sais pas.

Toujours est il que ce soir-là, comme beaucoup d'autres soirs semblables d'ailleurs, j'entrai dans ce royaume de Gambrinus pour y boire de la bière froide, puisqu'on était en octobre, et y jouer d'inquiétantes parties d'échecs avec mon camarade, l'énigmatique et compliqué Syma.

Bienveillant et sympathique, le garçon — un garçon comme on n'en voit plus dans les tavernes — m'annonça avec tristesse, car il savait que cela devait me contrarier :

— Monsieur Syma n'est pas encore venu, Monsieur....

Néanmoins, il me servit de la bière froide et déposa religieusement le jeu d'échecs sur la table que j'ai élue de tout temps, en face du comptoir, pas trop loin de la porte et tout près des fenêtres.

A cette place, peut-être un jour historique, les soirs d'attente vaine où rien ne requérait plus violemment mon attention curieuse, j'appris avec quel art trompeur un pompier habile sait remplir un verre à demi et laisser au garçon le souci délicat de convaincre un client bénévole ou grincheux de sa parfaite capacité. J'appris aussi comment, d'une bouteille d'eau de vie, on fait du Cognac ***, et comment quelque vague chicorée, décemment mixturée sous le nom de café, peut aider à la préparation douteuse de demi-tasses et autres mazagrans. J'y admirai encore l'art subtil de servir le même cigare à des prix différents suivant sa cravate — Bismarck, Mélior, Pour la Noblesse, Flor Fina ! — et d'étager le sucre en des coupes adéquates. Ce travail surtout m'intéressait à un point que je ne pourrais suffisamment placer haut, car, entre deux additions jamais bien longues, la caissière élevait des pyramides sucrées réellement admirables. Les travaux de Monsieur Maquet sont petite bière à côté de ces édifices-là ! De temps en temps, elle en assurait l'équilibre tremblant en mouillant du bout de sa langue rose le parallélogramme récalcitrant, et ça m'était alors une joie de suivre le dit parallélogramme dans sa courte existence et de connaître la demi-tasse où finissaient ses jours en petites bulles blanches. Heureuse demi-tasse ! Plus heureux consommateur !

Comme on le voit, j'ai le plaisir facile et instructif.

D'ailleurs, on ne sait jamais ce qui peut arriver ; la littérature bien comprise mène à tout, et, peut-être, me réveillerai-je, quelque jour, propriétaire d'une taverne plus ou moins royale ou républicaine — suivant les temps.

Donc, ce soir-là — décidément j'ai bien de la peine à commencer mon histoire — je m'amusais

à contempler les diverses opérations de comptoir que je viens de si bien indiquer, quand la porte livra passage à un personnage que je n'avais jamais vu.

Assurément, il sortait peu le soir.

Au surplus, il ne devait pas être coutumier de l'endroit, car il salua la caissière et les quelques billes de billard qui s'absorbaient dans des matadors compliqués.

Son salut se perdit parfaitement dans le vide, et, en homme qui en a de rechange, il n'esquissa aucun geste pour le reprendre. Il se contenta de prendre une chaise et de s'installer comme quelqu'un qui en a pour du temps à une table de coin d'un accès difficile — si difficile que le garçon crut prudent d'attendre des ordres précis. Le monsieur, d'ailleurs, ne semblait pas altéré, car il n'eût aucun mouvement d'impatience, aucun cri guttural. Il n'était certes pas entré pour le plaisir de boire de la bière trop froide. Il posa ses deux coudes sur la table, ramena ses mains devant les yeux, et parut se plonger dans des réflexions que je ne sus estimer à leur juste valeur puisqu'il voilait sa figure.

Peut-être serait-il encore là, perdu dans des pensées inconnues, si le garçon n'avait enfin daigné lui demander le nom des mixtures qu'il voulait absorber.

Il prononça plusieurs mots à voix basse, et je supputai, à la figure du chevalier du pourboire, qu'il s'apprêtait à ingurgiter une boisson compliquée et peu commune. — Je fus heureux et fier de constater une fois de plus que ma perspicacité

d'homme de lettres de talent, d'analyseur d'âmes, de chirurgien des cœurs, ne s'était pas fourvoyée en de fallacieuses présomptions.

Successivement, le sommelier déplaça une demi douzaine de flacons aux formes et aux teintes variées, et en versa des flots plus ou moins tumultueux dans un verre d'amples proportions.

Avec respect, Victor — ai-je dit que le garçon se prénommait victorieusement Victor ? — recueillit cette coupe arcenciélée et la porta au consommateur rêveur et solitaire.

Moi aussi, pris de vénération pour un homme qui allait boire semblable potion pharmaceutique, je demandai son nom — le nom de la potion — voulant m'en faire servir d'identiques le jour où j'irais voir mes amis des tavernes littéraires de Bruxelles.

— Elle n'en a pas, dit Victor. Il y a simplement un peu de grenadine, un peu de kirsch, un peu de rhum, un peu d'anisette, un peu de bitter avec un peu de curaçao...

Je m'étonnai de ces « un peu » qui formaient un tout si admirable, et j'en notai soigneusement la composition sur mes tablettes.

Comme Syma n'arrivait pas, je me pris à étudier quelques combinaisons inédites du noble jeu d'échecs, non sans jeter parfois un regard scrutateur sur le consommateur bizarre.

Il buvait sans répugnance, j'oserais même affirmer qu'il buvait avec plaisir, avec volupté, presque. De ma place, je lui prêtai deux yeux bleus et très doux, une lèvre sensuelle et cepen-

dant crispée, et je lui concédai, la chose étant indéniable, une barbe opulente et des cheveux trop longs. Ses mains étaient délicates et soignées, et son vêtement ne trahissait aucune excentricité artistique. Cela me rassura. Comme on le verra par la suite, cela aurait dû m'inquiéter.

Comme je terminais cet examen sommaire de son académie, il eût un nouveau geste de commande, et Victor, qui, décidément, est un garçon comme on n'en voit plus dans les tavernes, glapit vers le comptoir :

— Un sextuple !.. Un !..

Instinctivement il venait de baptiser le nouveau mélange.

Vous le voyez, Victor est un homme de talent, et cela ne vous étonnera plus d'apprendre qu'il fait, à ses moments perdus, des portraits au fusain qui n'ont jamais voulu ressembler aux modèles.

Alors que je le félicitais de son intelligente initiative, il me répondit modestement :

— Oh ! c'est dans le métier cela...

— Une grâce d'état ?..

— Oui, Monsieur...

Et malgré la défense que je lui en ai souvent faite, car je n'aime pas la célébrité après dix heures du soir, il prononça mon nom. J'eûs même crainte, un moment, qu'il ne le fît suivre de tous mes prénoms — et j'en ai cinq, mes parents n'y ayant point regardé ! Victor a parfois le défaut d'appuyer la réputation des Caves Royales sur le nom des célébrités qui y fréquentent.

A l'entente de ce nom bien connu, le consommateur étrange releva la tête de dessus son verre multicolore, cependant qu'un sourire heureux illuminait tout à coup ses bons yeux. Il se leva, bouscula quelques chaises encombrantes et vint vers moi :

— Monsieur, me dit-il simplement, je suis heureux de vous connaître...

Je saluai de l'air du monsieur à qui cela importe peu, tandis qu'il ajoutait :

— J'ai lu presque tous vos livres ; j'ai goûté vos poèmes. J'ai médité surtout votre *Inutile Amour*, et je me suis complu à votre *Bel Amour*. Depuis, vous avez abordé un genre moins austère et non sans charme dont je distrais parfois mes soirées solitaires. Permettez-moi, Monsieur, de vous serrer les mains...

Je les lui abandonnai avec la grâce hautaine des empereurs romains couronnant des bestiaires.

Je sais bien que des confrères envieux et malveillants vont me traiter de puffiste et de cabotin pour ces quelques mots que ma modestie a tant hésité à transcrire. Peu me fait ! J'ai trop le culte de la vérité toute nue — c'est d'ailleurs parce qu'elle est nue que je lui voue ce culte — pour rien voiler de cette histoire véridique dont je préciserai les détails par la suite. Qu'ils en pensent ce qu'ils en veulent, et qu'ils en disent ce qu'ils en pensent ! Tout cela me laisse plutôt indifférent, car si je me donne quelque fois la peine d'écrire des choses admirables, ce n'est évidemment pas pour eux. Ce n'est évidemment pas non plus pour moi ; car la nature, hélas ! m'a doté d'une saine

horreur de tout travail : c'est simplement, — mais oui ! — par philanthropie, pour enrichir quelques libraires de mes amis à qui je veux du bien...

Je crus nécessaire de ponctuer l'ambidextre abandon que je signalais avant cette parenthèse sans importance, de quelques paroles flatteuses pour son dilettantisme Mais il m'interrompit tristement :

— Ne me félicitez de rien, Monsieur... De rien.. C'est moi qui me félicite d'avoir des livres aimés où je trouve parfois quelques pages de mon histoire... Mais aucune n'est aussi douloureuse... Je naquis en 1868...

J'eûs un mouvement de terreur que je ne pus retenir. Il s'en aperçut et sourit mélancoliquement :

— Vous avez peur d'entendre mon histoire ?...

Je protestai vaguement, j'alléguai l'heure tardive, le quartier éloigné où s'écoulaient mes journées laborieuses. Il insista doucement :

— Je vous accompagnerai. . Et peut-être, cette nuit, vous donnerai-je sujet à quelques réflexions, si pas à quelque livre.

Etant toujours à court des unes et de l'autre, j'acquiesçai d'autant plus volontiers qu'il payait mes consommations.

CHAPITRE II

OU MONSIEUR POUILLE COMMENCE A RACONTER SA LAMENTABLE HISTOIRE

Au dehors, la nuit était douce et lumineuse.

C'était une de ces nuits d'Octobre qui ont servi au mois d'Août et en ont gardé les étoiles et la tiédeur.

Lentement, la cité s'endormait.

De loin en loin, s'entendait le bruit de ferrailles d'un volet mécanique qu'un garçon de café sommeillant abaissait comme une lourde paupière sur l'œil clos des tavernes.

Des sergents de ville faisaient sonner leurs bottes en cadence sur les trottoirs déserts et me saluaient en passant de l'air bienveillant dont on salue quelqu'un que l'on ne connait pas mais que l'on rencontre chaque nuit à la même heure et au même endroit.

Un long moment, nous marchâmes en silence, probablement étreints par la poésie de cette ancienne nuit d'Août, et je commençais à me demander si cette histoire n'allait pas me faire coucher à des heures vraiment trop minuscules. Je m'inquiétais aussi de savoir ce que faisait mon chat, et si dormaient mes oiseaux, quand mon compagnon troubla enfin le cours de ces pensées d'homme tranquille et casanier que je suis.

Je frissonnai, car il avait la voix monotone et sourde de ceux qui s'apprêtent à conter des histoires sans fin.

— Je naquis en 1868, et je me nomme Achille Pouille. Ce prénom ridicule dont une famille inconsciente permit de m'affubler et que je dûs à un parrain guerrier — il avait fait des guerres à l'étranger, racontait-il — a toujours pesé sur ma tête comme un casque trop lourd. Je suis, en effet, plutôt timide et bienveillant à tous, et je le traîne après moi comme un boulet qui résonne à chacun de mes pas. Né Achille Pouille, sans profession, je mourrai Achille Pouille, embaumeur, métier qui n'en est guère un pour moi — puisque mes parents eûrent le souci délicat de me laisser quelques ors dont je vis modestement. Je ne vous dirai rien de ma jeunesse, Monsieur. Elle ressemble, à s'y méprendre, probablement à celle de tous les jeunes gens de 1868...

Je lui avouai mon ignorance à ce sujet et profitai de cette pause pour l'informer de ce que je n'étais pas son contemporain.

— Cela n'y fait rien, reprit Monsieur Pouille. Je vécus simplement, largement, librement, et goûtant toutes les joies. Du moins, l'estimais-je ainsi, à cette époque. Que d'erreurs on commet, Monsieur, que d'erreurs ! J'avais cru vivre heureux, alors que j'avais vécu sans désir, sans passion, sans souffrance. Je n'insisterai pas sur la satisfaction que j'éprouvai dès mon plus bas âge à disséquer les bestioles que j'attrapais dans le jardin paternel. Je ne parlerai pas non plus des nombreux chiens et chats que je décousis pour voir ce qu'ils avaient dans le ventre et que je recousais ensuite en des poses héraldiques. C'étaient là les indices incontestables d'une vocation que j'ai religieusement suivie et qui ne me procura d'ailleurs nulle joie. Je dois dire aussi qu'elle ne me procura nulle peine, et que ce métier d'embaumeur, je le pratiquai comme un art d'agrément. J'ai réalisé des embaumements que m'envieraient les momies du British-Museum, et, cependant, je n'en suis pas plus fier pour cela. Les anciens étaient relativement habiles pourtant. Ne cite-t-on pas, en effet, le cas de momies dont l'embaumement remonte à 3000 ans d'ici ? Je crois avoir fait mieux, Monsieur. Seulement, qui viendra me le dire ?.. Mais tout ceci n'a guère d'intérêt, et nous serons tantôt rendus que je ne vous aurai conté le principal de mon histoire. Et puis, j'ai trop le souci de vos instants précieux que pour vous donner, ce soir, un cours complet sur l'art de conserver les corps... Je vous disais donc que ma jeunesse fut celle de tous les jeunes hommes de 1868. Elle se passa, ma jeunesse, sans grands heurts, sans grand fracas, dans l'étude compliquée de bandelettes, de vernis et d'aromes de toutes sortes. Seules, les morts successives de mon père et de ma mère vinrent poser une tache noire sur le bleu de ses jours apaisés. Ayant rendu à leurs corps et à leurs mémoires les devoirs que leurs mânes étaient en droit d'attendre du fils respectueux que je leur fus toujours, je me remis à mes études, un peu seul tout à coup dans mon antique et vaste maison de la

rue Hors-Chemin, que n'égayait guère une vieille bonne à moitié sourde. Je sortais peu et ne connaissais rien de toutes ces choses aimables et délicates dont sont familiers et friands les hommes d'aujourd'hui. Je sortais peu, disais-je ; que ne suis-je jamais sorti ! Mais il faut suivre sa destinée. On ne la précède jamais, hélas !

J'admirai cet aphorisme et pensai à part moi que M. Pouille avait belle éloquence.

Mais un jour, ayant résolu un périlleux problème d'articulation post-mortem, je crus nécessaire de descendre en ville et de m'asseoir à la terrasse accueillante de quelqu'une de ces tavernes dont la cité s'enorgueillit. Cette nécessité, Monsieur, je ne pus la combattre. Automatiquement, je me trouvai dans la rue. La soirée était chaude et lourde. Je fumais un de ces excellents cigares que Tinchant, parait-il, fait venir à grands frais de la Havane, et je savourais la douceur d'être assis, l'âme tranquille et débonnaire, à côté de gens que je ne connaissais pas. Je puis l'affirmer, Monsieur, car je n'en ai pas honte : j'avais trente-cinq ans et j'étais encore vierge. Cela peut vous paraitre ridicule, à vous qui avez écrit ce subtil *Ya-Ya ou le Roman d'un Jeune Homme pur*, et cela vous contrariera sans doute. Mais jamais, Monsieur, jamais ! je n'avais connu les désirs de la chair...

Je le regardai avec l'admiration qu'il convient d'avoir en face d'un phénomène, et je regrettai amèrement de ne l'avoir pas connu du temps que

j'écrivais ce petit livre dont il venait de me rappeler la paternité en termes aussi délicats. Quel chef-d'œuvre j'aurais fait sans rien me casser !

— Mais, ce soir-là, un trouble singulier m'envahissait. Je me sentais tout autre, étranger à moi-même. Contrairement à toutes ses habitudes, mon esprit ne poursuivait pas la recherche inédite de quelqu'arome secret. Il ne poursuivait rien, mon esprit. Il était embaumé, si je puis ainsi dire, embaumé dans une sorte de torpeur étrange, une torpeur adorable et que vous avez dû connaitre, cette torpeur qui précède ou qui suit les choses extraordinaires. Pour y échapper, je me levai et gagnai les Boulevards. Des hommes et des femmes passaient à mes côtés, et leurs enlacements éveillaient dans mon âme des pensées imprécises. Pour la première fois de ma vie, l'idée me vint que les hommes sont dissemblables des femmes... Un music-hall en plein air s'érigea tout à coup devant moi. Je n aime pas la musique, Monsieur, et cependant j'entrai : je n'aurais pas pu ne pas entrer. La Destinée ! Des airs gais montaient en l'air, des phrases comiques souillaient la nuit, des romances bêtes et sentimentales soupiraient sous les arbres. Et je me complus soudainement à tous ces airs gais, à toutes ces romances. Il naissait en moi un individu nouveau. C'était toujours Achille Pouille, évidemment, mais un Achille Pouille que je n'avais jamais rencontré dans ma vie, un Achille Pouille qui ne se souvenait plus d'être embaumeur par vocation et vierge par oubli. Cet Achille Pouille-là a

gâté toute mon existence, car ne s'avisa-t-il pas d'offrir des consommations variées et aussitôt acceptées à une femme ?.. Le Pouille embaumeur avait beau protester : ce qu'il s'en fichait, de l'embaumeur, le nouvel Achille Pouille !..

— Je m'en doute un peu !..

— Vous ne vous en douterez jamais assez... Il s'en ficha au point d'emmener la femme chez lui...

— Oh !... Oh !.. Oh !..

— Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

— Qu'il eût bien raison, pardi !..

— Oui... parce que vous ignorez la suite de l'aventure...

— Oh ! non, je ne l'ignore pas, la suite de l'aventure !.. Le nouvel Achille Pouille se coucha, fit l'amour selon ses moyens, et, le lendemain, tête vide et corps las, se trouva bien surpris d'avoir une femme dans son lit. Il lui fit préparer le petit déjeûner d'usage — peut être le prépara-t-il lui-même — et congédia l'aimée d'un soir en lui demandant sans doute son adresse... Oh ! non, je ne l'ignore pas, la suite de l'aventure !

— Oui, logiquement, c'est ainsi que cela se termine, parait-il... Mais moi !...

CHAPITRE III.

OU MONSIEUR POUILLE POURSUIT SA LAMENTABLE HISTOIRE

Monsieur Pouille se recueillit un instant.

J'en profitai pour m'assurer de l'heure et du chemin parcouru.

Des chats gris traversaient la rue, circonspects, l'œil et l'oreille au guet. Sur des toits imprécis, d'autres chats, gris aussi, — la nuit tous les chats sont gris — miaulaient éperdûment vers des chattes vagabondes, et de l'amour criait tout à coup vers le ciel.

De l'air plus vif circula. Devant nous, maintenant, le Boulevard alignait ses rangées de beaux arbres, et des étoiles semblaient s'accrocher à leurs branches comme pour les consoler de la perte de leurs feuilles. L'évêché massif silhouettait son importance opprimante sur le fond du décor, et la Meuse chantonnait des chansons inconnues qu'elle avait apprises en chemin. Des réclames lumineuses sollicitaient les regards des passants attardés, et j'admirai profondément, une fois de plus, toute l'émotive poésie de ce Boulevard superbe. Je songeai aussi au nombre de fois que je l'avais parcouru, et au plaisir toujours nouveau que j'éprouvais à franchir l'ombre de son dernier arbre dont ma demeure est proche. Ces

pensées particulières allaient sans doute m'entraîner en un dédale familier de réflexions profondes, quand Monsieur Pouille reprit :

— Mais moi...

Un moment, je craignis que Monsieur Pouille ne se replongeât dans son recueillement. J'insistai donc :

— Mais vous, Monsieur Pouille ?

Enfin réveillé par cette impérative interrogation, il n'y alla plus par quatre chemins :

— Moi ?.. Cette femme me prit tout, corps et âme. J'avais, Monsieur, trente cinq années de virginité derrière moi ; tous les désirs accumulés, à mon insu, dans mon âme ; toutes les passions bourdonnantes et inemployées dans mon cœur. Je crois inutile d'insister. Aussi, quand nous nous réveillâmes, le lendemain — avions-nous dormi ? — il faisait presque nuit. Un instant, nous pensâmes qu'il n'était pas encore jour, et des baisers nouveaux fleurirent sur nos lèvres. Enfin, elle se leva Ah ! Monsieur, qu'elle était belle ainsi, dans le soir filtrant à travers les rideaux, toute nue, tache blanche sur fond noir ! Elle m'apparaissait tout à coup comme une vierge — pardonnez-moi cette religieuse et déplacée comparaison — comme une vierge qui aurait quitté le vitrail somptuaire où un peintre attentif l'aurait fixée en couleurs admirables. Ses lourds cheveux sombres, déployés sur ses reins, lui tombaient jusqu'aux genoux, avivant davantage la blancheur de ses hanches, la rondeur de ses seins pas très gros dont j'avais tant baisé les petits tétons roses. Et elle s'apprêta à partir. Ces pauvres femmes, n'est-ce pas, ne sont

point coutumières des doux et longs accueils ; l'hospitalité qu'on leur offre est plutôt passagère. On les reçoit comme des messagères d'amour dont le rôle est de passer en semant des caresses et qu'on n'ose point retenir. Mais à cette idée qu'elle allait partir, qu'elle ne reviendrait plus jamais, peut-être, une terreur folle s'empara de tout mon être. Une peur atroce de me trouver tout à coup seul dans cette chambre qui sentait le baiser, m'étreignit, et je me mis à pleurer doucement, longuement, comme un enfant qui serait triste de n'avoir pu saisir un papillon volage. Je devais être horriblement ridicule. Elle s'étonna, s'arrêta de s'habiller et revint vers le lit :

— Pourquoi tu pleures ?.. dit-elle.

Sa voix était émue, et je voulus y trouver son regret du départ. Pourquoi je pleurais ? L'aurais-je su dire ? Je pleurais pour tant de choses imprécises et sentimentales à la fois !.. Que l'on est parfois bête !

A part moi, je ne pus m'empêcher d'approuver Monsieur Pouille. J'estimai même l'adverbe insuffisant.

— Pourquoi tu pleures ?... répéta-t-elle, en se penchant vers moi. Ses petits seins souriaient dans les dentelles de sa chemise. Je ne répondis rien, mais j'arrachai violemment les quelques linges dont elle avait déjà vêtu sa splendeur nue et je la pris, furieusement, renversée au travers de notre couche saccagée. Que lui dis-je, ensuite ? Quelles phrases murmurai-je ? Vraiment, je n'en

sais plus rien, mais ce dont je me rappelle avec une émotion toujours frissonnante, c'est qu'elle ne partit pas. Elle éclaira ma triste maison de son rire enfantin, de ses cris extasiés, de ses gestes adorables, et nous vécûmes profondément heureux.

Pas plus que les peuples, les gens heureux n'ayant d'histoire, j'estimai que Monsieur Pouille allait enjamber quelque laps de temps, et reprendre son récit en plein drame. Cette fois encore — je ne pourrais trop le redire, tant cette constatation me flatte — mes présomptions ne furent point fausses.

Pour indiquer ce temps, je pourrais prier le typographe d'intercaler ici une ligne de points. Il m'en saurait gré, mais les lignes de points ne m'étant pas payées, je préfère signaler que Monsieur Pouille fit dix pas en silence.

— Cet enchantement dura trois mois, continua-t-il d'une voix mélancolique. Peu à peu, elle s'était installée et se trouvait enfin chez elle, elle qui avait été si souvent chez les autres. Sans exagérer, je crus qu'elle avait pour moi un peu de cette affectueuse gratitude qui rend l'amour meilleur. Aussi, que vous dirai-je, Monsieur, de notre existence pendant ces trois mois-là ? Nous nous aimions .. Et puis c'est tout... Je ne pourrais trouver de mots convenables pour vous narrer nos joies aphrodisiaques : et puis, à quoi bon insister outre-mesure sur des souvenirs heureux ? Cela aggrave tout simplement les regrets que l'on en

garde, et ceux-ci sont assez cuisants comme cela. Ajouterai-je encore que depuis son arrivée chez moi nous n'étions plus sortis ? Vous vous en doutez peut-être un peu. La rue Hors-Chemin est une rue privilégiée, un peu oubliée par le reste de la ville, et les six maisons qui la bordent ont conservé des jardins grands comme des domaines. Le mien, surtout, est particulièrement remarquable, et je voudrais, Monsieur, vous en faire quelque jour les honneurs Tout au fond, cachée par des arbres et des arbres, une ancienne remise érigeait ses tourelles. C'est là que nous avons passé l'automne — des architectes experts en ayant fait une sorte de pavillon très agréable où se trouvaient réunis le luxe et le confort dont j'avais voulu entourer mon amie. C'était notre maison de campagne ! Nous y jouions aux bourgeois en villégiature, et c'était adorable. L'hiver approcha, qui nous força de regagner la ville, c'est-à-dire la maison dont on ne voyait pas les toits derrière les érables gigantesques du jardin. Avec l'hiver, une mélancolie inexplicable descendit sur Rita. Vous ai-je dit que mon amie s'appelait Rita ? Je ne crois pas, car je lui avais donné ce doux surnom de M'amie dont je caresse son souvenir. Si rieuse, si chantante autrefois, elle restait maintenant des heures entières plongée en des rêveries vagues dont je parvenais difficilement à la tirer. Dans ma candeur, j'imaginai que la maison était sans doute trop triste pour sa jeune gaieté, et des tapissiers modernes remplacèrent l'austérité sévère des lambris des couloirs et des cham-

bres par des lincrustas et autres papiers peints aux couleurs chatoyantes. Ma vieille bonne en mourut. J'en éprouvai quelque chagrin, tôt envolé d'ailleurs, à voir la joie renaissante de M'amie dans ce décor inédit. De nouveau, le bonheur sembla n'avoir été inventé que pour nous, et je m'en réjouissais égoïstement. Lentement aussi, je formais l'éducation de M'amie qui m'apparaissait parfois légèrement négligée. Je lui enseignai patiemment tout ce que je savais des belles manières et des belles phrases, mais j'eûs bien de la peine à lui apprendre une orthographe même approximative. Pour m'y aider, j'achetai des livres et c'est alors, Monsieur, que j'eûs l'honneur de vous connaître. Cette phase nouvelle de son existence sembla, quelque temps, la distraire. Elle me remerciait avec mille caresses troublantes de ces soins attentifs dont je m'efforçais d'entourer son esprit et son corps, et s'appliquait comme une élève studieuse à profiter de mes conseils :

— Oui, apprends-moi cela, me disait-elle parfois en souriant. Et le soir, moi aussi, je t'apprendrai quelque chose...

Quel zèle nous déployions en ces leçons diverses ! Mais, peu à peu, malgré toutes mes attentions prévoyantes, sa mélancolie reprenait le dessus, nous créant des minutes douloureuses dont j'ai gardé le souvenir précis et torturant. Maintenant, elle demeurait des heures pleines aux fenêtres, à regarder passer les rares personnes que des obligations amènent rue Hors-Chemin.

— Que regardes-tu ?... lui demandais-je parfois.

— Rien... la rue... me répondait-elle.

Et je ne comprenais pas. Je ne comprenais pas, Monsieur, qu'elle mettait une R majuscule à rue !

Un soir, elle demanda :

— Chille, veux-tu, nous sortirons ?

Sortir ! Je n'étais pas habillé, j'eûs la paresse de ne pas me vêtir, et cette paresse fut la cause initiale des pires catastrophes. Elle n'insista pas, mais, le lendemain, à la même heure, alors que le domestique engagé pour remplacer la vieille bonne desservait la table, elle eût la même question :

— Chille, veux-tu, nous sortirons ?..

Je refusai... Je refusai peut-être un peu durement car je la vis prête à pleurer.

J'ajoutai, en la câlinant :

— Sors seule, une heure, si tu le veux, M'amie...

Elle ne se le fit pas dire deux fois.

Pourquoi ne l'accompagnai-je pas ? Sans doute aurais-je évité, ainsi, bien des douleurs et des tourments... Elle rentra vers dix heures, la joue rouge, la lèvre ardente, et je me réjouis en moi-même du bonheur que m'apportait sa promenade. Elle en prit sournoisement l'habitude, de cette promenade, mais chaque jour la trouvait davantage en retard. Je la grondai doucement; elle pleura. Alors, je me traitai cruellement d'être indigne et sans âme, et je me donnai des torts exagérés. Je voulus l'accompagner désormais. Elle prétexta mille raisons pour m'en dissuader, et je me laissai stupidement convaincre, passant les heures à l'attendre en écrivant cette *Histoire de l'Embaumement* que vient de publier la *Belgique*

Artistique et Littéraire. Un soir, vers minuit, je reçus ce télégramme :

T'inquiète pas. Suis avec amies. Rentrerai matin. M'amie.

Cette nuit-là, je ne dormis pas, guettant sa rentrée, sursautant au moindre bruit troublant la rue tranquille.

Rita rentra pour déjeûner. Elle eût des explications confuses d'où je démêlai qu'elle avait rencontré d'anciennes camarades et couru les tavernes en leur peu séante compagnie. Et je la crus. Pourquoi ne l'aurais-je pas crue, d'ailleurs ? Elle mentait si adorablement que je buvais les mensonges sur sa bouche. Elle se coucha, et je m'étendis auprès d'elle. Nous dormîmes. Depuis huit mois, c'était la première fois que nous nous couchions sans qu'elle s'offrît à mon amour. Je n'en fis nulle remarque, mais comme un petit trou se creusa dans mon cœur, un petit trou chaque jour agrandi. Je comprenais que quelque chose d'inconnu se préparait dans l'ombre de nos âmes. Je repassais dans ma mémoire les heures si tôt envolées, et je l'excusais, M'amie, je l'excusais de se détacher peu à peu de moi. Qu'avais-je donc de remarquable qui eût pu me l'attacher pour jamais ? Je la trouvais héroïque d'avoir vécu tant de jours avec moi, avec moi qui ne la comprenais pas sans doute ; ne savais pas suffisamment me plier à tous ses caprices de femme adorée... Je la trouvais héroïque et je l'en remerciais. Cette fugue, pourtant, semblait avoir guéri Rita de sa mécancolie. Durant trois mois, elle ne parla plus

de sortir et je la retrouvai douce et aimante comme jadis. La vie heureuse semblait de nouveau nous sourire et le souvenir des heures difficiles que j'avais traversées s'effaçait peu à peu de mon âme. Une quiétude exquise engourdissait mes alarmes passagères. J'en fus cruellement tiré.

Monsieur Pouille se tut un instant.

Il s'arrêta, tira un mouchoir de sa poche, et essuya son front qu'une sueur froide mouillait.

Et moi aussi, maintenant, je m'intéressais à cette aventure lamentable.

N'est-ce pas la nôtre à tous, un peu plus comique, un peu plus cruelle ?

Les M'amies que nous avons connues n'étaient-elles pas fourbes et menteuses, caressantes et mauvaises ?

Et je songeai, tout à coup, à certaine M'amie dont les manœuvres amoureuses m'avaient tenu, durant tout un mois, très loin de mon précieux travail littéraire. Quelle œuvre n'aurais-je pas faite, pendant ce temps, moi qui écris si facilement !..

— J'étais sorti, continua Monsieur Pouille, pour quelque commande d'aromes ou de vernis. J'étais béatement heureux et je marchais en passant la langue sur mes lèvres pour y retrouver le goût suave de l'aisselle de Rita où mon dernier baiser s'était endormi. La journée de Mars s'annonçait douce et souriante, et je pensais au printemps venant qui nous rendrait sympathique la maison de campagne où nous nous étions si bien aimés. Mes courses terminées — je m'en souviens

comme si tous ces évènements s'étaient passés tantôt — je fus acheter les premières fleurs, des violettes mauves dont je voulais parer Rita... Croyez-vous aux pressentiments, Monsieur ? Jusqu'à ce jour je n'y avais point cru, mais depuis !.. En entrant dans la rue, je fus surpris de voir encore baissés tous les volets et tous les stores de ma demeure. « On dirait une mortuaire », pensais-je ; et un malaise singulier m'étreignit que je n'aurais su m'expliquer. Instinctivement, je hâtai le pas, je montai à la chambre de Rita, à notre chambre plutôt. Elle était vide. En évidence sur une table, une lettre de son écriture malhabile attira mes regards. L'enveloppe portait :

A MONSIEUR ACHILLE POUILLE
qui ne l'ouvrira pas avant six heures.

Me croirez-vous, Monsieur ? Eh bien ! cette lettre que je devinais, que je *savais* m'apporter un malheur incommensurable, cette lettre, je ne l'ouvris pas, non ! je ne l'ouvris pas avant l'heure indiquée... Ah ! comme elle savait bien, M'amie, comme elle savait bien que, même absente, j'étais sa chose obéissante !.. Enfin, l'heure fatale sonna. Toutes les heures sonnent inéluctablement hélas ! Sa lettre, sa lettre que j'avais tenue en mains toute la journée, sa lettre que j'avais soupesée entre mes doigts fiévreux, que j'avais lue avec les yeux de mon cœur de tant de façons diverses et toujours douloureuses, ah ! je vous la dirais bien par cœur sa lettre.

Pardonne-moi, chéri, je vais te faire une grande peine Tu fus très bon pour moi, pourtant. Mais c'est plus fort que moi, que mon amour, que tout ! Je m'en vais, j'ai la nostalgie de la Rue... — Elle avait mis une R majuscule ! — *Je reviendrai peut-être... oui, je reviendrai sans doute... si tu me veux encore... Je reviendrai, car je t'aime bien... Oui, je t'aime bien. Tu me gronderas... tu me battras, chéri, mais tu pardonneras, n'est-ce pas, à*

ta M'amie.

Elle resta partie trois mois, et ce que j'ai souffert, je ne le dirai pas. Je fus des jours à ne plus rien comprendre. Je restais dans sa chambre à jouer comme un enfant avec les mille bibelots qui lui avaient été familiers, à contempler les portraits que j'avais faits d'elle, à épier de la vie sur ces images décolorées par mes larmes. Le lit avait conservé l'empreinte de son corps bien aimé, et je passais des heures à évoquer l'harmonie de sa beauté et de ses gestes eurythmiques. Ici reposait sa tête aux lourds cheveux sombres ; ses reins avaient creusé ce sillon encore tout parfumé de son odeur; et j'imaginais ses cuisses admirables, ses jambes nerveuses, ses pieds petits et délicats. Je songeais avec une volupté sadique aux baisers pénétrants qu'elle m'avait enseignés, aux étreintes assouplies dont elle avait brisé mes membres, et une tristesse aphrodisiaque immense chavirait tout mon être .. Aujourd'hui, que je suis de sang-froid, je me demande si j'ai réellement vécu ces heures tourmentées. Un soir, un coup de sonnette timide éveilla à peine le silence endormi du vestibule

obscur. Pâle, maigrie, pitoyable, c'était elle. Elle me sourit tristement, n'osant franchir la porte. Elle me regardait doucement de ses grands yeux, suppliante et misérable, avec l'air de dire : « C'est moi... Me voilà... Je te reviens, car, malgré tout, je t'aime bien... Prends-moi, va !.., » Et j'allai vers elle... J'allai vers elle et pardonnai...

CHAPITRE IV

OU M. POUILLE ACHÈVE SA LAMENTABLE HISTOIRE

Un nouveau silence s'épaissit entre nous.

Des critiques malveillants songeront peut-être à constater que tous mes chapitres commencent par des silences et m'en feront sans doute la juste observation. J'aime autant les prévenir en le constatant moi-même. Je me contenterai simplement de leur faire remarquer que j'aurais pu placer, sans autre inconvénient, tous ces silences à la fin des chapitres. Mais, si je les ai casés inversement, c'est qu'au début des chapitres j'ai l'imagination un peu lente. Ces silences utiles me permettent, de rassembler mes souvenirs et mes idées, quand, par hasard, j'en retrouve quelques unes sautillant encore dans le crible de mon ethmoïde. Ces silences me sont un peu comme le champ où galopent les chevaux avant d'aborder l'obstacle: je galope dans ces silences-là avant d'aborder la toujours haute idée que je m'apprête à sauter. Mais, à quoi bon dévoiler tous ces détails intimes qui n'intéresseront sans doute pas autant que je le souhaiterais mon lecteur bienveillant ?

Je disais donc qu'un nouveau silence s'épaissit entre nous, pendant lequel je songeai à tous les Monsieur Pouille lamentables que l'on croise, à son insu, dans la rue, à tous les Souffre-du-Cœur qui gardèrent pour eux leur muette douleur. Une mélancolie commencait à m'étreindre, et je m'en voulais, tout à coup, de cette sensibilité anormale et tardive.

Au fond, l'on s'en veut toujours plus ou moins de se reconnaître, à l'improviste, tel que l'on est. Ce sont là des surprises excessivement désagréables. Tout homme a la gloriole malsaine de vouloir paraître ce qu'il ne peut être, et j'ai beau plastronner, rire de tout ce qui est grand et noble, ricaner des dévouements, sourire de l'amour et de ceux qui en pleurent, je n'en suis pas moins un benêt et lacrymatoire sentimental

La reconnaissance de ce défaut originel de complexion commençait à m'exaspérer singulièrement contre Monsieur Pouille. Cette histoire-là, sans doute, allait m'empêcher de dormir, et je maudissais mon triste compagnon de me l'avoir contée. Ce n'est pas une raison parce que l'on a lu les livres des gens et qu'on leur a payé, par hasard, de vagues consommations, pour troubler leur repos par des récits baroques.

Que l'on achète parfois cher un vain moment de gloire !..

Comme Monsieur Pouille persistait à se taire, plongé dans des réflexions qu'à son visage tourmenté j'estimai douloureuses, je crus opportun de le prévenir qu'il n'avait plus que cent mètres devant lui pour finir son histoire.

— Oh ! fit-il négligemment, j'arrive au dénouement — ou, plutôt, à une ligne de points de suspension, car le dénouement n'est pas encore proche, bien que je l'aie déjà déterminé.

Je m'étonnai respectueusement qu'il eût précisé un dénouement à un drame ou à une comédie dont il ignorait l'avant-dernier acte.

— Vous me comprendrez plus tard, me riposta-t-il.

— Combien de fois se répétèrent les scènes que je viens de vous décrire, Monsieur ?.. Je ne pourrais plus les compter. Nous étions heureux trois mois, quatre mois, six mois peut-être !.. Rita redevenait pour moi la femme aimante de notre première rencontre, et, chaque fois, je m'imaginais stupidement que maintenant notre bonheur serait définitif... Non ! Mais que les espoirs et les illusions ont la vie dure, Monsieur !.. Elle ne me disait rien d'une existence que je soupçonnais tapageuse, et je n'avais pas le courage de me guérir de mon amour en lui en demandant le récit... Elle m'aurait menti, d'ailleurs... Cela m'aurait peut-être éloigné d'elle, et je l'aimais tant, je l'aime tant encore, que je ne veux rien connaître des hontes où elle doit se vautrer quand elle quitte la maison. C'est idiot, n'est-ce pas ?.. Je me contentais de l'entourer de plus de soins affectueux, de caresses plus tendres, et j'essayais de l'empêcher de regarder derrière elle. Je l'environnais d'une atmosphère que j'aurais voulue enlaçante et griseuse, et Rita, quelque temps, était mienne. Puis un jour, elle

partait. Elle ne me prévenait plus maintenant. Comme je ne quittais plus la maison, elle se sauvait en secret, comme une voleuse. Et, vraiment, ne l'était-elle pas, emportant chaque fois un morceau de mon cœur? Un soir ou l'autre, elle revenait, m'aimait... et repartait... Et toujours, Monsieur, toujours ! je l'accueillais avec ce même pardon qui aurait bien dû s'user à tant servir ! Mais, que voulez-vous, c'était plus fort que moi. Elle m'était entrée dans le corps et dans l'âme. Je ne pouvais plus me passer d'elle. Je voulus goûter les baisers d'autres femmes, essayer d'oublier dans leurs caresses parfumées que j'avais au cœur un amour immense et maladif, mais je n'y suis point parvenu. Alors, peu à peu, je pris le chemin des tavernes, délaissant tout travail, abandonnant des problèmes compliqués de mécanique appliquée à l'embaumement et que j'allais victorieusement résoudre, peut-être...

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre :

— Mais enfin, pourquoi toujours accueillir cette femme, puisque vous savez bien, à cette heure, que cet accueil est inutile ?

— Parce qu'elle vit, me répondit gravement Monsieur Pouille. Parce qu'elle vit, et que tant qu'elle vivra, elle me possèdera tout. Je serai malheureux toute sa vie, car, toute sa vie, j'aurai l'espoir sans cesse déçu de la voir me revenir un jour irrévocablement.

— Je vous admire ! m'écriai-je. Et depuis quand ne l'avez-vous plus vue ?

— Voilà six mois qu'elle est partie... Mais ne

croyez pas qu'elle soit toujours demeurée si longtemps absente... C'est la première fois depuis cinq ans...

— Vous l'excusez ?.,

— Non... Je constate un fait... J'ai, d'ailleurs, constaté beaucoup de choses en ces six mois... dont une très importante...

Il s'arrêta. Sa voix n'avait plus ce ton mélancolique et monotone qui m'avait obsédé durant tout son récit. Elle s'était affermie. Il parlait, maintenant comme un homme dont les desseins sont désormais précis.

— Oui... En me promenant dans mon jardin, j'ai remarqué, cet été, que mes plus beaux arbres dépérissaient lamentablement. Je me comparais poétiquement à eux, quand j'aperçus que leurs feuilles disparaissaient sous des grappes de chenilles. Je les soignai, et j'eûs la joie de les voir se guérir... Ce que j'ai fait pour eux, je le ferai pour moi...

Je crus comprendre l'apologue :

— Vous vous échenillerez ? fis-je. Vous chasserez Rita ?...

— Non Monsieur, je la garderai...

Il me tendit la main :

— Excusez-moi, Monsieur, de vous avoir conté cinq années de ma vie... Mais ce soir, il fallait que j'en parle... On éprouve, parfois, si fort que l'on soit, le besoin de soulager son âme dans le cœur d'un ami... Permettez-moi de vous traiter de ce cher nom... Vous ayant conté mon histoire lamentable, je vais oublier, je j'espère, que c'est moi qui

l'ai vécue, et rentrer dans une existence plus normale et plus digne de l'embaumeur que je suis...

— Et Rita ? interrogeai-je.

— Elle reviendra bientôt sans doute... Et je la garderai... Peut-être un jour vous inviterai-je à prendre le thé avec nous...

J'étais en face de ma demeure.

Un moment, je le regardai s'éloigner rapidement dans la nuit lumineuse, en songeant que son histoire, au fond, n'avait rien de bien remarquable, et que pour être né en 1868, Monsieur Pouille n'avait guère plus de raison que je n'en eûs moi-même vers l'âge de vingt ans, alors que...

Allons ! Allons ! Souvenir, laisse-moi dormir !..

CHAPITRE V

QUI TIENT LA PLACE D'UNE ANNÉE

Des mois s'écoulèrent qui m'apportèrent tour à tour leurs petites joies et leurs petites douleurs coutumières.

Je continuai à fréquenter, le soir, des tavernes diverses, ayant résolu de leur consacrer, quelque jour, une étude sympathique dont me sauraient gré certaines personnes qui n'y vont jamais et en parlent toujours.

De cette façon, elles seront au moins documentées et pourront en causer en factice connaissance de cause. L'instruction d'autrui a sans cesse été le souci de toute ma vie.

Cette année-ci, le printemps me sourit particu-

lièrement, et je m'en fus vaguer au long de la chantante vallée mosane pour y contempler la pousse des premières feuilles.

C'est un plaisir toujours nouveau pour moi, que ce poétique passe-temps, et je ne voudrais pas le déflorer en essayant de le décrire.

Au surplus, si mon lecteur y tenait beaucoup, et si je voulais aussi ajouter quelques lignes superflues à cette histoire déjà trop longue, j'emprunterais à Monsieur André Theuriet quelqu'une des descriptions rustiques et anonymes où il excella. Il me suffirait de changer certains noms et personne ne s'en apercevrait.

Enfin, je me décidai à rentrer, tourmenté que j'étais de savoir comment se portaient mon chat et mes oiseaux confiés pendant mon absence à la vigilance de ma bonne, Antoinette.

Mon chat, qui est une chatte admirablement tigrée, avait profité de mon départ pour s'abandonner aux séductions d'un angora de ses voisins et m'avait donné des petits délicats et jolis.

Je partageai alors mes heures entre les soucis attentifs de leur éducation et de la copie painquotidienne.

Je me reposais parfois de ces rudes labeurs en lisant quelque livre nouveau que des amis littéraires voulaient bien m'envoyer, et en notant, pêle-mêle, des tas de réflexions dont s'enorgueilliraient mes ouvrages prochains.

Parfois aussi j'égayais ma solitude de la présence d'une aimée rencontrée par hasard, et j'étudiais avec elle les notables différences dont un

créateur aimable et prévoyant prit soin de diversifier les espèces.

Mais ces études, je dois l'avouer, me retenaient fort peu, car j'aime surtout les Aimées pour la volubilité de leur babil inutile et la grâce compliquée de leurs gestes.

Aussi, je peux dire qu'elles professent à mon égard une profonde amitié, une amitié un peu respectueuse même, à laquelle ma naissante calvitie n'est pas absolument étrangère. Je suis leur confesseur et secret conseiller ; c'est à moi qu'elles viennent exposer — combien délicatement et avec quel piquant d'expression ! — les cas difficiles dont leur conscience chétive est parfois tourmentée.

On me croira si l'on veut, mais ce n'est pas toujours si commode que cela de

Vendre de l'amour
Avec des chichis autour !

comme le disait une revue printanière de Curtius.

Ces aimables personnes se trouvent souvent dans des situations bien embarrassantes, et c'est pour elles que je prépare un *Manuel de la parfaite Pécheresse* qui ne manquera pas de lectrices et me vaudra peut-être le grand cordon de quelqu'ordre secret.

Toutes ces chères occupations me conduisirent au jour souhaité de mon départ pour Ostende. Dirai-je les joies esthétiques de ce Centre d'Art inventé par Picard et de ce Ventre d'Or dont Marquet est le nombril éblouissant ?

A quoi bon ?

Tout le monde a été, va, ou ira à Ostende, ne fut-ce qu'en train dit de plaisir. Et puis, on ne m'a rien donné pour que j'intercale ici un prospectus des fêtes de la Reine des Plages. Passons donc!..

D'ailleurs, si je raconte toutes ces choses, ce n'est pas la joie que j'éprouve à les raconter. C'est simplement parce qu'il doit s'écouler un an, ou à peu près, entre la fin de mon chapitre IV et le commencement de mon chapitre VI, et que j'ai horreur des points de suspension.

On m'objectera : « Vous auriez pu écrire : *Un an passa* »...

Oui, au fond, c'est très sensé cela, et je me serais épargné bien de la peine .. Mais cela n'aurait guère été aussi intéressant.

Septembre, enfin, me ramena dans ma bonne ville mosane.

Je savourai le plaisir de goûter les derniers beaux jours au bord de la Meuse, en la villa de mes amis Dansoy, et je rentrai chez moi, la tête bourrée de multiples projets encore inexécutés.

Au surplus, c'est coutumièrement ainsi que cela se passe. On se promet toujours des tas de choses que l'avenir ne vous donne jamais.

CHAPITRE VI

OU L'AUTEUR PREND UNE TASSE DE THÉ

Pendant cette nouvelle absence, des aimées m'avaient écrit des tas de lettres pour avoir mon avis sur le nu, le demi-nu, les robes ouvertes et

les combinaisons dont parlaient régulièrement, à cette époque, des journaux graves et quotidiens. Personnellement, je trouve le nu admirable pourvu qu'il soit vêtu.

Toute la beauté du nu réside en son secret — un secret qu'on peut violer.

Les robes ouvertes sur des combinaisons...

Mais, arrêtons-nous ici. .

Ce sont là des considérations sur lesquelles il est inutile que j'appuye dans ce petit livre, autrement je n'aurai plus rien à mettre dans ce *Manuel de la parfaite Pécheresse* que je commençais ce matin, quand on me remit une enveloppe à large suscription. L'écriture m'en était inconnue.

Je l'ouvris sans hâte et sans émotion, car elle ne portait la firme d'aucun journal ni d'aucun éditeur. De plus nous n'étions pas le 30. Une carte en tomba.

> *Achille Pouille*
>
> EMBAUMEUR
>
> *prie M. L.M Thylienne de lui faire le plaisir de venir prendre le thé chez lui, 7, rue Hors-Chemin, ce soir à 5 heures.*

Monsieur Pouille !

Brusquement, je me rappelai l'histoire de cet embaumeur extraordinaire. Je me souvins aussi de l'hypothétique invitation qu'il m'avait promise

en me quittant, et la curiosité me vint de connaitre la suite de son aventure amoureuse.

La rue Hors-Chemin n'étant pas précisément proche de mon quartier, j'estimai prudent de m'y faire véhiculer et j'empruntai un fiacre paisible qui se plut à m'y conduire le moins rapidement qu'il le put.

Comme je n'éprouvais nulle hâte, cette allure modérée m'aida à repasser en moi-même les détails que je savais encore de la vie érotique et pitoyable de Monsieur Pouille. Ce qui me surprenait le plus, c'est qu'il se fut souvenu de moi qui l'avait si parfaitement oublié.

J'en fus d'abord intérieurement flatté.

Pourtant, ce souvenir persistant me parut étrange et j'eûs même la pensée de rebrousser chemin, de m'excuser par une lettre congrue, et d'aller prendre le thé chez une Aimée ou l'autre. Mais je réfléchis qu'à cette heure elles seraient toutes à s'habiller pour se rendre aux tavernes et y absorber des apéritifs solliciteurs d'éventuels dîners.

Cette sage réflexion et le désir de connaître la fin d'une histoire, d'être présenté, peut-être, à Mademoiselle Rita, amoureuse vagabonde, me firent permettre au fiacre de gagner la rue lointaine et bien nommée où vivait Achille Pouille, embaumeur.

Ce fut lui qui répondit à la sonnerie dont résonna le vestibule.

Autant que je pouvais m'en souvenir, il m'apparut légèrement vieilli, et comme il portait un

costume noir, j'en conclus prématurément que de nouveaux malheurs avaient dû l'accabler.

— Ah Monsieur, s'écria-t-il en me tendant les mains, que je suis heureux que vous soyez venu !,.

— Je ne le suis pas moins, croyez-le, répliquai-je, de vous retrouver en si parfaite santé.

— Je vous remercie...

Il m'enleva ma pelisse, me débarrassa de mon chapeau qu'un domestique en livrée sombre emporta.

J'admirai, dès l'entrée, la bonne tenue de la maison, et je me réjouis en moi-même d'avoir répondu à l'invitation de Monsieur Pouille : on ne peut jamais avoir trop d'amis confortablement installés.

Des quantités de fils électriques de dimensions variées couraient le long des murs, s'enchevêtraient aux rosaces des plafonds, se perdaient dans les tentures. Des sous-sol, le bruit assourdi d'un moteur arrivait à peine, éveillant l'idée du tic-tac d'une horloge géante. D'ailleurs, ce bruit monotone et régulier ne se percevait clairement que dans le vestibule.

Nous entrâmes dans une grande pièce et primes place à une petite table où trônaient déjà des théières, des tasses et des liqueurs. Des ampoules mauves répandaient une clarté douce et tiède, et j'admirai leur multiplicité et leur lumière discrète et violente à la fois.

Sur la table, un clavier de touches rondes et de teintes diverses s'incrustait, commandant sans doute des sonneries éloignées.

Nous nous mîmes à causer de choses plutôt

diverses et générales : des automobiles meurtriers, de notre nouvelle colonie congolaise, de l'exposition de Bruxelles, et tout cela m'irritait singulièrement. Je me demandais si c'était pour m'entretenir de ces vétilles que Monsieur Pouille m'avait invité. Je pressentais bien, cependant, que tout cela n'était qu'une introduction à des paroles plus graves, mais comme il ne semblait pas se souvenir de l'histoire qu'il m'avait commencée un an auparavant, je 'osais pas lui avouer que je n'étais venu que dans l'espoir d'en connaitre la suite et peut-être la fin.

Pourtant, Monsieur Pouille parlait agréablement de tout avec une égale compétence. La littérature, surtout, lui fournissait matière à des remarques judicieuses que j'écoutais avec d'autant plus de plaisir qu'il raillait des confrères. Il trouvait nos lettres mécaniques et artificielles, et il s'extasiait avec une douce ironie sur les auteurs qui savent tirer trois cents pages d'un vulgaire adultère.

-- Comme si cela en valait la peine, conclut-il. Combien je préfère, au contraire, les petits romans concis...

Je voulus trouver dans cette phrase un habile compliment à mon adresse, et je l'en remerciai avec une feinte modestie dont il ne fut pas dupe.

— Comment trouvez-vous ce thé ? demanda-t-il en m'en versant délicatement une nouvelle tasse qu'il colora d'un rhum d'âge.

— Exquis !

— N'est-ce pas ?.. C'était aussi l'avis de Rita... Elle le préparait à merveille, d'ailleurs... et le buvait savoureusement... Maintenant, elle n'en boit plus... L'avez-vous jamais vue ?.. ajouta-t-il après une courte pause.

— Jamais, fis-je, un peu troublé de la façon tranquille dont il parlait, à cette heure, de cette femme.

Il se leva, prit un album sur un guéridon, et me le tendit :

— Tenez... Vous trouverez là quelques-unes de ses photographies... Cela vous préparera à faire sa connaissance...

Il choisit longuement un cigare, le fit craquer à son oreille, et l'alluma précieusement tandis que je feuilletais l'album dont chaque page révélait une Rita toujours nouvelle, sensuelle, rêveuse, capricieuse, perverse, mais également belle.

Il lut mon admiration dans mes yeux et cela sembla l'émouvoir ;

— Vous comprenez maintenant que je l'aie tant aimée, n'est-ce pas? et que j'aie voulu la garder pour moi seul ?..

— Elle est ici ?.. interrogeai-je avec curiosité.

— Oui... Mais elle est morte... fit Monsieur Pouille avec calme en lançant un jet de fumée au plafond.

— Morte ?.. m'écrai-je.

— Cela vous surprend donc ? J'aurais compris que le contraire vous étonnât. Car il est presque certain qu'elle ne serait pas ici, si elle vivait encore... Vous savez qu'elle s'absentait souvent...

Je regardai Monsieur Pouille anxieusement. Il avait encore sa grande barbe ondulée et ses cheveux trop longs ; ses yeux étaient bleus et doux comme jadis, mais sa lèvre sensuelle n'avait plus cette amère crispation que j'avais cru y remarquer autrefois. Ses gestes étaient calmes, sa parole posée, et il ne semblait pas outre mesure étonné de ma stupéfaction.

Il paraissait au contraire en jouir, et il en sourit, condescendant :

— Pour un homme habitué à jouer avec des dénouements fictifs, vous voilà bien anéanti devant un dénouement réel que je vous affirmais prévoir...

Puis, sans transition, il me demanda :

— Aimez-vous la musique ? Personnellement, je l'abhore... mais si vous étiez désireux d'entendre chanter Rita, je puis satisfaire votre caprice...

J'acquiesçai machinalement de la tête ne sachant plus ce que je faisais, me demandant si je ne rêvais pas, et tout aussitôt une voix harmonieuse s'éleva de la pièce voisine, une voix admirable qui chantait SOLE MIO. Lorsqu'elle se tût, Monsieur Pouille émit bienveillamment :

— Un assez beau soprano, n'est-ce pas ? Et qui mérite d'être vu après avoir été entendu...

Instinctivement, je me tournai vers la porte derrière laquelle la voix s'était tue, et l'original des portraits que je venais de voir s'avança vers nous, en souriant. Je me levai. Monsieur Pouille m'imita.

— Rita, fit-il d'une voix affectueuse, je te présente un ami qui, l'hiver dernier voulut bien écouter le récit des peines que tu m'as causées. Assieds-toi là, et dis-lui, je te prie, pourquoi tu ne me tortures plus...

— Parce que tu m'as tuée. Chéri...

Elle disait cela, en souriant, comme une chose naturelle.

Je me demandais si je n'étais pas le jouet d'une tragique mystification, je voulais partir, échapper à l'obsession cruelle et tourmentée de ce sourire bizarre, mais une force invisible et puissante me clouait sur ma chaise, avide de savoir, de déchiffrer l'énigme.

— Et tu n'as pas souffert, n'est-ce pas, M'amie ?...

— Mais non... Je n'ai rien senti... Je me suis endormie dans tes bras... Tout simplement...

Elle se tourna vers moi :

— Des gens affirment qu'il y a un autre monde, Monsieur ; un ciel, un enfer ; un dieu qui récompense les bons et punit les méchants... Tout cela n'est pas vrai, Monsieur... Il n'y a rien, rien, rien !...

Et elle souriait toujours, parlant de ces choses graves comme de sa première robe. Elle continua :

— Cependant, comme je risquais fort de m'ennuyer beaucoup dans ce néant éternel, Achille, qui a toujours été très bon pour moi, m'a fait cadeau d'une vie nouvelle... Et j'en suis très contente... très contente, bien que je ne fasse plus

mes trente-six volontés... Je fais les siennes, maintenant... Il a tant fait les miennes !...

Et toujours, Rita conservait sur ses lèvres rougies le même sourire un peu figé. Un moment, j'eus l'impression d'avoir causé avec un mannequin. mais Monsieur Pouille reprenait déjà, ne me permettant pas d'approfondir aucune de mes idées :

— Il se fait tard, Rita .. Va dormir...

Il se leva, l'embrassa sur le front, lui retira sa chaise et ajouta :

— Salue Monsieur...

Monsieur Pouille se rassit et je remarquai que Rita ne lui avait point rendu son baiser.

— Salue Monsieur, répéta-t-il.

— Bonsoir Monsieur... fit-elle.

Elle me tendit les doigts de sa main droite qu'elle avait chargés de bagues. Je les gardai un moment dans mes mains, croyant les trouver rigides et froids. Ils étaient tièdes et souples. Je voulus l'attirer vers moi, mais sa main m'échappa, toutes les lumières s'éteignirent. J'entendis un frou-frou de jupes qui s'éloignait, une porte qu'on refermait. Quand l'électricité s'éveilla de nouveau dans les globes, Rita avait disparu et Monsieur Pouille me demanda avec intérêt :

— Eh ! bien, Monsieur, que pensez-vous de MA MORTE ?..

Comme je ne répondais pas, enfoncé de plus en plus dans une stupéfaction qui commençait à friser l'ahurissement total, il reprit :

— Vous me croyez fou, n'est-ce pas ? . ou vous

pensez que vous êtes en train de le devenir... Rassurez-vous, Monsieur, nous sommes encore sains d'esprit tous les deux. et je vais m'empresser de vous dévoiler ce qui vous apparait comme un mystère macabre.

Sa voix calme et posée m'incita à quelque confiance.

— Je ne demande pas mieux, avouai-je. Je ne vous cacherai pas que cet entretien, vos paroles, vos actes, ont excité ma curiosité et ma nervosité à un point tout particulier.

— Vous souvenez-vous, continua Monsieur Pouille, de ce soir d'octobre où je vous rencontrai pour la première fois, et où je vous narrai ma pitoyable existence !.. Je terminai ce récit douloureux par quelques mots que vous jugeâtes un apologue... Et, si mes souvenirs sont bons, je vous détrompai même doucement...

— En effet...

— A cette époque, Rita m'avait quitté depuis six mois... Lorsqu'elle revint — elle revenait toujours un jour ou l'autre — je congédiai mon domestique...

— Et pourquoi ce renvoi ?...

— Parce qu'il ne me fallait nul témoin. Elle était rentrée la nuit, personne ne l'avait vue, je pouvais donc exécuter sans crainte le projet que je caressais déjà au moment de notre rencontre. J'avais repris mes études de mécanique électrique et j'étais heureusement arrivé au but que je poursuivais...

— Donner le geste et la parole à un automate ?.. l'interrogeai-je, croyant enfin comprendre.

— Oui, fit-il. Mais Rita n'est pas une automate. La Rita que vous venez de voir et d'entendre est la Rita que j'ai aimée...

Je sursautai :

— Vous l'avez tuée ?..

— Je croyais qu'elle achevait de vous le dire elle-même, fit Monsieur Pouille, placide. Je vous l'ai dit : je ne pouvais vivre avec elle... Pour la garder, je l'ai tuée...

On a beau être homme de lettres, avoir créé des histoires fantastiques dont on s'effraye soi-même, cela vous produit toujours un certain effet que de s'entendre dire tranquillement, entre deux tasses de thé, que l'on a tué sa maitresse.

— Je l'ai tuée, continua Monsieur Pouille. Du moins, ainsi, je la garde pour moi seul... Je l'embaumai suivant une formule que j'ai imaginée, et je la mécanisai admirablement, je peux m'en vanter et je vous en fais juge... Enfin, je lui rendis la parole... Mais, maintenant, elle ne fait que les gestes que j'aime, elle ne prononce que les paroles qui me sont chères... Ce clavier dont chaque touche commande à des ondes électriques répandues dans toute la maison, l'impulsionne à mon gré... Elle est ma chose, aujourd'hui... N'ai-je pas tant été la sienne ?.. Une douce sérénité a remplacé le trouble de mon âme, et je goûte, à cette heure, la joie profonde d'être le seul à qui Rita sourie. Prendrez-vous encore une tasse de thé ?..

FIN

TABLE DES MATIÈRES



